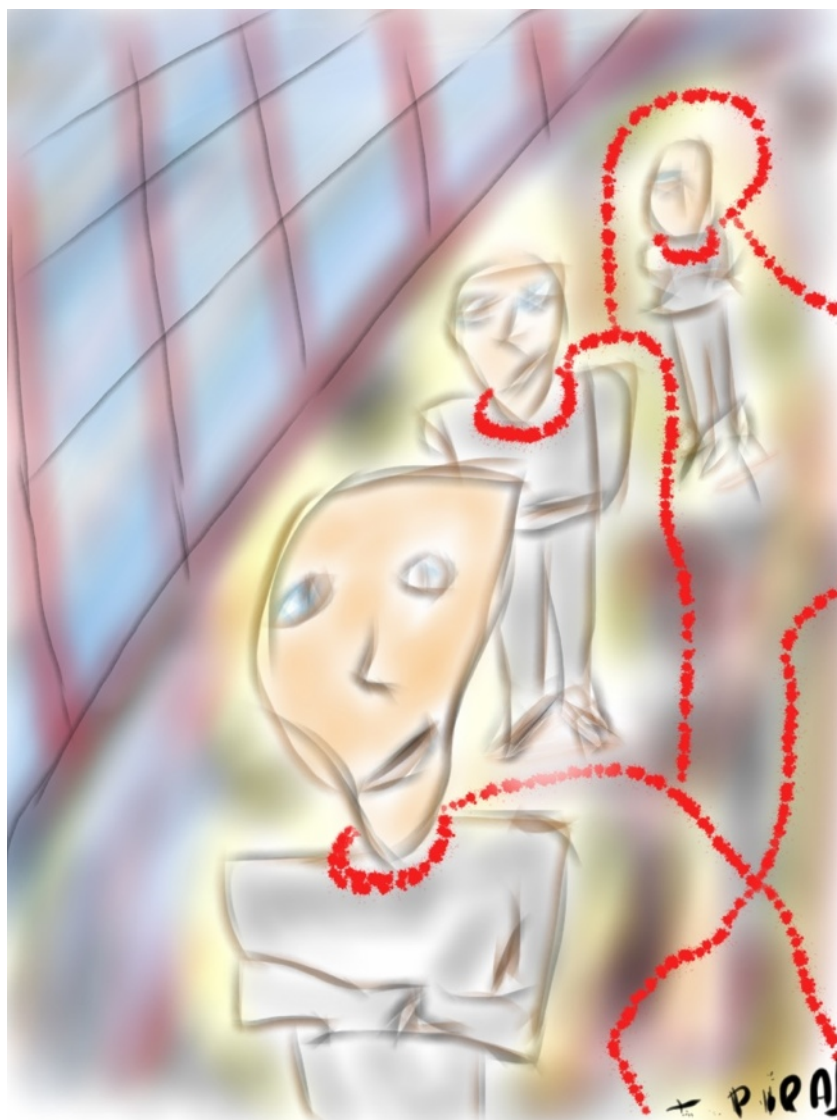




**Thierry Piras**  
**Psychanalyste**

**"Écris"**  
**Méditations métaphysiques**



«Les enfermés» Juillet 2012 - T. Piras

Cela pourrait peut-être commencer comme un jeu, qui se formulerait de la sorte : "dis-moi quelque chose de vrai et je te dirai si c'est la vérité". De nombreuses formules s'associeraient alors à cet énoncé, comme donne-moi la couleur du ciel - si tu dis bleu, ce doit bien être la vérité. Encore faut-il que nous prenions en considération, un ciel dégagé de tout nuage, sans aucune précipitation majeure, et que cette observation se déroule durant le jour. Là, dans ces considérations, en vérité, et marquant le vrai, le ciel est bleu. Ou du moins il apparaît comme tel au regard d'un observateur pourvu d'une capacité visuelle suffisante à cette expérience. Et d'ailleurs celle-ci peut être reproduite, dans les mêmes critères et avec d'autres observateurs pourvus eux aussi de capacités visuelles suffisantes à l'appréhension des tons bleus. Si nous nous situons en hiver, avec un ciel couvert, et en présence de témoins malvoyants, l'affirmation du ciel bleu, est fautive, doublée en plus de l'impossibilité de tout étalonnage visuel, si par exemple il s'agit d'aveugles de naissance, pour qui le bleu n'est qu'un réel du langage et non le constat d'une observation du réel.

Dans le cas d'un ciel d'Automne, d'une question tournée vers deux aveugles ou deux personnes portant un bandeau sur les yeux, le ciel ne peut pas être que nommé de la couleur bleue, sans qu'il soit vu. Toute fois, il ne s'agit pas d'un faux, ou d'un mensonge quand on parle d'un ciel bleu. Cette affirmation appartient, et ce quelle que soit l'observation du réel, à un moment donné, à un savoir appartenant aux lois de l'universalité. Il existe au moins une situation, où un observateur possédant les compétences requises, tant physiologiques que psychologiques, peut attester de la pertinence de cette phrase : il existe un ciel bleu. Sans en oublier, toutefois, que le bleu identifié n'est qu'une adaptation du cerveau au spectre lumineux. Prenons un nouvel exemple, d'affirmation d'un vrai à valider ou invalider par le jeu de l'observation, du savoir fourni par les organes des sens ou par la structure des fonctions de la pensée. Il s'agit cette fois, d'une affirmation célèbre : "tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel". Au-delà de la connaissance de la fin tragique du philosophe contraint au suicide par la vindicte des citoyens courroucés de la cité ; il est toute à fait possible de s'interroger sur la nature même de la mort ou plus exactement de ce qui est mort de Socrate. Certes, son être de chair trépassa sous l'effet du poison, mais l'être de savoir est toujours présent à nous, malgré sa mort physique. Tout comme les autres philosophes, qui laissent leurs œuvres à la postérité malgré leur disparition physique. Il est vrai de dire, dans cet exemple, que Socrate est mort, mais il est aussi vrai de dire, qu'il continue de vivre par ses savoirs, par son discours et par le portage qui

est mis en place, à chaque fois qu'un "sachant" accomplit l'œuvre de Savoir. C'est à dire quand le ou les savoirs de Socrate, par exemple dit ici, ne sont plus seulement des connaissances acquises et transmises, mais imprégnées de ce qui fait Savoir. Là où le Savoir transcende le savoir pour inscrire la vérité, non plus au cœur du seul réel (le réel de la science, si proche de la réalité, du moins de celle qui se livre à la recherche de vérité), mais dans le ventre mou de la pensée d'un : "je crois que je pense, donc je finirai bien par croire que j'y suis". La pensée n'est à bien considérer, ni vraie ni fausse, elle semble simplement exister quand elle devient discipline en tant que ce quelque chose qui s'élargit du simple réel observable.

Que pouvons-nous affirmer, au sujet de la pensée, si ce n'est notre propre subjectivité, pas pour autant faussée d'ailleurs. Subjectivité du disant de la pensée, qui dans cet acte de nomination de ce qui relève de sa propre considération, par le "je pense", s'attèle dans un vouloir combler l'impossible à un dit du tout de l'être. La pensée est donc bien ce concept mou, et qui pourtant fait couler beaucoup du discours de l'ignorant, à considérer qu'il puisse y avoir autre chose qu'un discours de l'ignorant. Nous pourrions bien entendu, nous combler d'aise, au sens de satisfaction, à continuer d'affirmer que la pensée serait la somme des manifestations profondes de ce qui animerait l'individu dans ses tentatives d'appréhender, et le monde et lui-même. Non dans ce qui serait de l'action, mais dans cette étape dite préalable, d'une réflexion, d'une cogitation - eh oui le cogito n'est pas loin- la pensée comme espace d'où partirait toute justification, toute raison des actes, véritable carte maîtresse, noyée au cœur de l'être, qui avant d'être parlant serait être pensant.

Dans notre cheminement actuel au vrai, il est de constater tout de suite que ce crédit ne peut tenir à la lumière du sens, qu'à considérer l'être comme concepteur et utilisateur total de ce qui le fonderait en terme d'élaboration "interne". Freud avec la psychanalyse est venue balayer ce savoir de la toute puissance de l'être, par les tirs croisés de l'inconscient, du désir, de l'acte de refoulement, sans s'étendre ici, sur la sexualité. Comment l'être pourrait-il s'inscrire dans le "donc je suis", quand le "je pense" est le pur produit mécanique du désir, de la jouissance, sans en oublier le langage et le discours, dicit Lacan. S'il est vrai que l'individu pense et fait acte de pensée tout comme acte de compulsion de pensée - pensons, c'est le cas de le dire, aux névroses obsessionnelles-. Il est tout aussi vrai de dire que ce qu'il pense, et ce à condition que l'on puisse le recueillir par sa parole, n'est que le reflet d'une certaine appropriation de la réalité. Tout comme l'est la situation des prisonniers de la caverne de Platon. Ce que l'individu parle de sa

pensée passe autant par le filtre de ses choix conscients, mais surtout par le filtre de l'économie psychique, elle, totalement de l'inconscient.

Et même si l'on nommait pensée, ce que je ne ferai pas, l'ensemble des signifiants lacaniens, cette pensée n'en serait que poudre aux yeux, et du réel de la science, et du réel lacanien. Alors, que faisons-nous de cet obscur objet de désir qu'est la pensée, si ce n'est que le reléguer à sa place, celle du lieu de ce qui justement se joue pour l'individu, à savoir la dimension de l'être. Ainsi donc, ni il est par ce qu'il penserait, ni il pense puisqu'il serait. Et d'ailleurs, que pourrait-il donc advenir d'un sujet qui se mettrait, au nom de je ne sais quelle magie, à penser qu'il puisse penser, sauf à se croire lui-même objet de sa pensée. S'il advenait qu'il puisse penser qu'il soit élément ou totalité de sa propre création, c'est à dire de sa pensée propre, alors il aurait fort à parier qu'il serait vrai ou faux de penser ceci. Laissant là ces divagations de la pensée, pour tenter de penser à autre chose, c'est à dire, d'où parle la pensée. Autant qu'elle parle d'ailleurs, et ce même si on en parle, il n'est pas dit que se soit le fait de parler de la pensée qui justement ou pas, encore le dilemme vrai/faux, qui manifeste la pensée. Quel pouvoir possède ainsi la parole, jusqu'à venir créer ou du moins donner corps à un concept, par le seul fait de le faire exister dans le réel. En parlant de corps, et c'est vous en conviendrez, une sacrée pensée, notre individu, celui de la pensée à bien besoin de se manifester par le corps, pour parler, à moins que ce soit encore une fois une mystification. Sauf à intégrer qu'une fois le corps déposé au registre de la morgue, il peut subsister une pensée ; mais là c'est un autre registre, celui de la foi. Qui n'est pas elle aussi, exempte à nous mener sur les traces d'une vérité, certes d'une essence mystique.

La vérité est en quête depuis l'aube de l'humanité pensante, d'une universalité à instaurer d'une certification du réel, pour se rassurer de l'impénétrabilité du doute raisonnable. Vraie ou fausse, la vérité semble mener le jeu, pour ne pas dire la danse macabre, que la psychanalyse ne manquerait pas de nommer de face à face de la pulsion de mort. Alors la vérité ne peut-elle être que semblant, demandant, et ce d'ailleurs par qui et pour quelle raison, une lecture, pour ne pas dire trop vite une interprétation. Sans en venir trop vite, à une préoccupation strictement psychanalytique, disons tout de même que la pensée, ou du moins de ce qui s'en échappe par la parole du pensant, nous en apprend - et à voir de quoi. Et puis pourquoi, se soumettre à ce questionnement d'un nécessaire ou nécessité du fait d'apprentissage? La pensée, en fin de compte, du moins de ceux qu'elle réalise si on s'autorise du questionnement sur ce qui fait justement l'être, va mener l'observateur, le cherchant, et puis pourquoi ne pas dire ici le sachant de pensée à ne pas demeurer aux

apparences du trouble et du semblant. Le propriétaire de la pas encore dite pensée ne peut que tenter de cerner sa propre pensée au fil de ce qu'il tisse par le langage, et par conséquent l'attention de converger vers un autre.

Quant à celui qui chercherait l'étude de la pensée tierce, il ne pourrait en fait que s'en remettre aux propos énoncés et à leurs cortèges d'intentions. À ce moment précis, la psychanalyse pose le cadre de conflits intra psychiques que seul le discours analytique peut joindre, étayer d'un propos conceptuel et interpréter pour ce qu'il en est du désir et de la jouissance. Il ne suffit pas d'écrire *Savoir* comme ceci, pour que cette entité se caractérise automatiquement ; si ce n'est déjà à en attirer l'attention du lecteur par la majuscule première. Si la sagacité du lecteur est mise en cause, de ce fait de l'écriture, alors il est peut-être question que certainement ce substantif fasse questionnement ou du moins incongruité. Cette particularité d'écriture ne se veut pas une simple coquetterie de l'esprit, mais la marque d'une délimitation spécifique.

En ce sens où *Savoir*, ne se fait pas équivalent, à *savoir*, ni aux *savoirs*, et encore moins aux connaissances. Mais alors de quel lieu parle-t-il donc ? Façon de parler puisque *Savoir* ne semble pas parler, mais bien être à parler, ou à écrire comme je tente avec vous de le faire ici. Sortons immédiatement de l'idée de *Savoir*, comme manifestation ou traduction d'un universalisme, dont il conviendrait de se faire sien pour en atteindre une vérité tout autant chimérique. Ce substantif sans article à le précéder sert à nommer, car il s'agit bien de nomination de l'indicible. D'une tentative pour faire passer en écrit et dans toute communication, ce qui serait en fait incommunicable autrement. Pour le moment, comme vous le constatez, notre attention semble se porter sur la forme, et ce dans l'attente du fond. Que disons-nous, quand se pose ce terme *Savoir* ? Que nous interpellons, non ce qui serait de la connaissance, de l'accumulation de savoirs, mais de cette autre chose qui se compose quand justement l'individu tente de se faire être sachant. Cette distinction, au-delà des connaissances, des savoirs acquis qui eux peuvent faire l'objet d'une parfaite évaluation, porte la marque de l'essence de l'être parlant se devenant être sachant. Et je ne définirais pas, ni le *Savoir* comme qualifiant du sachant, ni le sachant comme porteur du *Savoir*. Cette terminologie *Savoir* inscrit par contre la place d'où se fonde le sachant, et à nous maintenant de nous en ouvrir au discours de la vérité.

Ce que Freud découvre avec l'inconscient, c'est ce qui parle dans le rêve, le lapsus, dit la vérité de l'être du sujet. Cette assertion : "Le savoir de la psychanalyse, un savoir sur la vérité" inscrit-elle pour nous ce retour à l'approche logique du vrai/faux? Le discours questionne à comprendre s'il mène à la vérité. La réponse par le négatif pourrait

s'appuyer de l'allégorie de la caverne, ou bien entendu les enfermés du savoir vrai, sont persuadés de penser et de dire vrai, en fonction de leurs seules perceptions d'une vérité, en fait dénaturée. Dans le propos de l'analysant, le discours teint la vérité de la mascarade du dit, au nom du "il ne sait pas ce qu'il dit". Là encore le discours ne fait pas vérité, du moins à s'entendre sur la nature du discours. Si vérité il y avait, elle serait de la place de la castration et du constat du "il n'y a pas de rapport sexuel". Mais en place, ou par la grâce du Manque, le discours vrai fait carence dans le dit, non pas qu'il soit censuré ou oublié de l'analysant, mais indicible du fait de sa nature même. Et cette nature peut très certainement être qualifiée ici d'essence du sachant.

Ainsi notre homo parlant, n'en est qu'à la lisière du sachant, et donc du Savoir, du fait même de l'impossible complétude de la pensée. Combien il serait agréable et pourquoi pas vrai de pouvoir considérer la pensée comme le reflet de la totalité de l'essence d'un sujet à exister autrement que barré. Mais hélas, et fin de plainte existentielle, la pensée n'est qu'une galéjade, comme un mode pernicieux de défense résultat de l'inconscient. L'inconscient freudien, celui qui rend la pensée au monde des contes de fées, trace dans son sillage indicible, la piste d'une vérité absolue totalement caduque. Sauf peut-être à prendre acte, que la seule vérité serait justement que l'inconscient a été nommé structuré comme un langage. Ce qu'écoute un analyste c'est la vérité que le malade refoule : c'est la vérité de son désir. Écouter la vérité pour pouvoir la dire, mais il est impossible de dire toute la vérité. Nous sommes donc bien en présence d'un mi-dit, c'est à dire d'un dit qui ne peut se narrer de la complétude. Si le dit de l'analysant ne fait qu'ombre au soleil du savoir de la vérité, il devient par conséquent appelant d'une autre vérité, celle du dire, quoique très certainement elle aussi partielle, à n'en pas douter.

L'analyste intervient déjà, et sans même avoir prononcé la première parole, ni encore moins l'interprétation. Son intervention se fonde de sa propre essence, celle du sujet supposé savoir, du moins de ce qui fait son état dans la pensée et au-delà de son analysant. Le discours de l'analysant n'est pas vrai au sens d'un dit partiel, auquel le Manque ne fait pas défaut. Le discours de l'analyste n'est pas plus vrai non plus, car il ne prétend pas l'être ; la psychanalyse n'agit pas comme préposé à la réintégration sociale. La question qui viendrait, serait de savoir s'il existe une quelconque vérité en psychanalyse, à part d'exister comme réponse aux carences de la pensée. Il n'y a pas de vérité du dire, même s'il y a un dire de la vérité. Le symptôme représente le retour de la vérité dans les failles du savoir. Et ce, bien entendu à la seule condition de l'entendre de la sorte. C'est parce qu'il ne dit pas la vérité que le symptôme de l'hystérique est vrai. Les manifestations qui prennent la scène du corps pour leurs représentations sont

fausses en termes de pathologies neurologiques, mais c'est vrai que ce signe qu'est le symptôme mène à faire tour d'une économie psychique archaïque.

L'aphasie est vraie sur le seul registre d'un trouble de la parole, mais elle est vraie aussi sur le registre de la rencontre avec la structure névrotique, et ce notamment de ce qu'il en est de la sexualité, dite infantile. Mais comme nous le voyons, à condition d'une vérité autre, celle de l'inconscient. Pour autant que nous puissions considérer en fait l'inconscient comme vérité et peut être comparée à la pensée et encore.

Mais par contre d'une vérité que je peux nommer Savoir, qui ne positionnerait ni le vrai, ni le faux, mais l'entre d'eux. Le chemin aux tours dits se passe dans l'élaboration d'un discours Savoir, de celui qui s'énoncerait de cette injonction : "écris". Alors j'écris par ce qu'il dit et qu'il ne peut pas en savoir du dire, sauf à en faire succession de ces aléas de la libre association, parfois s'éclairant du désir de l'analyste. J'écris, mais comme autant de cris qui ne résonne qu'à sa pensée, et qui n'en feront pas pour autant vérité, sauf à ce que l'analysant lui-même s'en donne de ce Savoir. Savoir, qui ne s'éclaire nullement des découvertes du savoir, mais Savoir avant tout, comme structure de ces entre d'eux ou deux d'ailleurs. Alors quid de Savoir, désolé, je n'en sais rien, à vouloir le faire vérité du ou des savoirs, mais j'en s'est beaucoup à l'aulne des fils de signifiants se déroulant d'une loi de castration, toujours ignominieuse. Si je dis que le Savoir, je n'en sais rien, alors je dis vrai. Je ne sais pas, mais j'en suis. Et c'est certainement ce qui fait la vérité de la psychanalyse, comme voix qui peut faire tendre l'indicible au-delà de son trou de désir.

**Juillet 2012**